

Je mâche ma langue. C'est un tic. Parfois, quand je réfléchis à quelque chose, ou quand je marche en allant d'un endroit à un autre, ou en discutant avec quelqu'un, j'utilise ma langue comme du chewing-gum et je la mâche, doucement, sans me faire mal. J'ai un peu honte de ce tic, un jour je me suis vue dans un reflet en train de mâcher ma langue, la bouche un peu ouverte, et ça me donnait un air un peu fou, un peu abasourdi, un peu vieux, un peu dérangé. Pourtant je ne me sens pas folle quand je mâche ma langue. Mais vieille oui. Comme une vieille. Comme un vieux pêcheur qui mâche ses vieilles phrases sur un quai, comme un vieux cliché qui ressasse ses vieilles combines, comme une vieille histoire dont la fin est bancal, avec une morale trop appuyée, ou au contraire sans conclusion. Parfois je mâche ma langue aussi à l'intérieur, personne ne s'en rend compte. Comme quand elle (la trentaine, faussement décontractée) a raconté une blague qu'elle tentait de faire passer pour une histoire vraie, une anecdote, alors que ça sortait en droite ligne des pages de pif gadget ou du vermot et tout le monde (ils étaient tous assis en cercle, une soirée, certains se connaissaient mais pas tous, il y avait du champagne, une lampe avec un pied transparent remplie de coquillages et un canard en porcelaine dont on m'a expliqué que c'était un canard thérapeutique), tout le monde autour du cercle a éclaté de rire, d'un rire énorme. Plus fort que les bruits extérieurs qui montaient des fenêtres ouvertes sur le kaléidoscope de lumière dehors, les projecteurs bleus et violets lancés sur les rosaces et les gargouilles. Je suis restée la seule à ne pas rire. Ou plus exactement, la seule à faire silence. Et bizarrement, mon silence s'entendait. Je suis sûre qu'ils ont ri encore plus fort d'entendre mon silence. Qu'ils ont forcé leur rire à monter en colonne d'air plus puissamment, depuis le diaphragme, je ne sais pas trop, la technique des chanteurs d'opéra, pour que le rire se déploie, qu'il s'arque-boute encore plus nettement à mon silence. Comme s'ils avaient voulu, tous ensemble et sans se concerter, l'anéantir. Le mouvement réflexe des gnous qui détalent tous au même moment même s'il n'y a pas de prédateurs en vue. Et depuis mon silence, comme si j'étais montée debout sur un tabouret invisible, dedans, je mâchais ma langue.

Je mâche ma langue sur le côté, la bouche sur le côté, en travers, c'est pour ça que ça me donne l'air dérangé (l'autre jour, l'adolescent qu'on a croisé en ville, entouré par deux autres jeunes gens, il criait, il geignait, tordait aussi sa bouche sur le côté, mais son visage impassible pendant qu'il criait, quelle rupture. On n'a pas su quoi en faire de cette rupture. Ça partait comme en ricochets, le contraste entre sa figure jeune et calme et ses cris, et le contraste entre la rue, le visage public qu'on y montre, la pellicule sociale de bonne tenue et ses cris). Je mâche ma langue et je mâche mes mots aussi. Là aussi ça part en ricochets. Je mâche mes mots, au contraire de ceux qui ne mâchent pas leurs mots, qui parlent cash, moi je ne sais pas faire. J'anticipe, je tortille, je reformule, je prends tellement de gants qu'on dirait qu'ils se superposent, plusieurs paires. Et quand j'ai l'impression de dire quelque chose de sec, de limite agressif, c'est raté, parce que j'ai tellement mâché mes mots avant de le dire que c'est tout aplati. Inoffensif. Et je mâche mes mots quand j'écris. Je les ressasse comme une vieille, je les lisse, je les améliore, je les remplace au fur et à mesure par plus précis qu'eux, mais ça m'éloigne. Ou ça les éloigne. C'est très difficile de rester tout près. Je mâche ma langue, comme quand on est au téléphone et qu'on attend, avec la voix préenregistrée qui donne le temps estimé avant d'avoir le conseiller en ligne et on a préparé un papier, un crayon, de quoi noter au cas où, et en pendant la reprise en boucles du jingle, avec la voix mécanique qui fait semblant d'être professionnelle sur fond de Vivaldi, on gribouille des cercles concentriques

sans y penser. Il paraît que griffonner des quadrillages, des constructions, c'est avoir le problème bien en main, se sentir prêt à le résoudre. Si c'est un problème latent, récurrent, inconscient, on fait des cercles qui se recouvrent, on mâche les cercles.

J'ai demandé à mes proches de me dire que je mâchais ma langue quand je mâche ma langue, de me prévenir, car c'est un tic, le plus souvent je ne m'en rends pas compte. Et je ne veux pas avoir l'air dérangé. Quand ils me le disent, je réponds que je suis désolée, et c'est vrai que je le suis, désolée, mais en même temps je suis dérangée qu'on me le dise. Je suis dérangée doublement sans le vouloir, empêchée d'avoir l'air fou et contrariée d'avoir l'air fou.

Ça me dérange aussi de n'avoir pas vu qu'elle avait une main artificielle. Elle disait qu'elle parlait cinq langues, mais elle le disait en anglais. Elle disait qu'elle allait parler plus lentement pour ceux qui ne comprennent pas bien l'anglais mais elle parlait à la même vitesse. Elle disait qu'elle avait fait du bénévolat à Bali, pour les enfants sourds, qu'elle leur donnait des cours d'anglais, et je n'ai pas pu l'imaginer à Bali, au milieu du safran, des plateaux de fruits et de fleurs, à cause de sa main artificielle que je n'avais pas remarquée.

Je ne cadre pas. Je donne l'information trois fois et trois fois ils me la redemandent (ceux du cercle, qui se connaissent ou ne se connaissent pas tous, ils ont une assiette sur les genoux et un verre de Champagne à proximité). Pour ne pas les vexer, je fais semblant de réfléchir, comme si je devais faire travailler mes méninges pour retrouver l'information cachée au fond de ma mémoire incertaine (tous les mardi, jeudi et samedi jusqu'au 27 août) en cherchant bien, avec efforts, en hésitant à formuler, alors que je sais parfaitement répondre à ce qu'ils demandent. Ils redemandent trois fois, je fais l'effort de répondre trois fois avec les mêmes efforts feints de remémoration, je fais l'effort ne pas penser qu'ils sont obtus, et j'oublie de penser qu'ils veulent peut-être que l'information soit redite et durable pour que la conversation s'allonge et que s'installe une sorte de contact social agréable, un bruit de paroles échangées qui occupe le silence, qui les rassure.

Je n'ai pas vu sa main artificielle, donc je n'ai pas pu penser à une autre main manquante, [celle d'un livre](#), une déambulation dans le métro, puis une station de ski, quelqu'un à qui il manque la main, l'appel du vide et du vertige, une amputation littéraire.

Par contre, il était beau le jeune homme, lorsqu'il a mis sa tête dans son coude replié pour montrer à quel point Donald Trump est désespérant. Et puis il y a eu ce moment où un autre a montré à quelle hauteur était tombée la neige à Detroit, cet hiver-là, et c'était plus haut que sa tête. Les images de salles de concert vides et de pianos édentés, de salles de classe abandonnées, les tables renversées et les portillons des vestiaires tous ouverts ou déglingués, se sont superposées à celle de la neige bleue la nuit, lorsqu'il faut déblayer l'allée ou le toit de la voiture, que des lumières rougeoyantes se reflètent par endroits et qu'on salue le voisin en s'exclamant et en l'encourageant devant la masse de ce qu'il reste à faire. C'étaient des empêchements lointains qui ne pouvaient pas nous atteindre là où nous étions, à la hauteur où nous nous tenions, la même que dans la rue d'à côté où sous deux volets on a peint des lettres il y a longtemps, elles sont presque effacées, "Café au 1er étage". J'ai entendu un bébé pleurer en contrebass. Je me suis penchée pour regarder, mais rien, que des pavés roses et déserts vus de haut derrière une jardinière de géraniums blancs. Un des invités avait laissé sa coupe de Champagne sur le rebord, mais je ne sais pas qui. Peut-être la fille qui ressemblait à une épingle acérée. Ses oreilles comme des lames, ses jambes de jean en métal. Elle disait c'est très beau en

prenant des photos. Ils disaient tous c'est très beau en prenant des photos, en faisant bien attention de cadrer le mot Liberté projeté sur les murs, en plusieurs langues, certaines langues que je ne connais pas. Un mot hors sol, qui ne devait pas résonner en eux plus qu'une couverture décorative, un patchwork, un marque-page en dentelle (ils vendent de la dentelle d'ici, deux maisons plus loin). Mais ça ne m'a pas attristée cet histoire de mot Liberté sans résonance, je me suis juste dit que chacun mettait ce qu'il pouvait dans les mots et que ça n'était pas forcément une faute, ou une erreur, ou un manque, parce que c'était contrebalancé par ce qu'ils avaient mis ailleurs, dans d'autres mots qu'ils ne disaient pas, ou dans d'autres objets, comme ce canard en porcelaine turquoise qui soignait. C'est une question de croyance au fond, et chacun a ses petites limites. Il faut se forcer pour le comprendre, mais on l'oublie. Il faut se forcer à penser qu'à six mille kilomètres, au milieu du sable et de pics rocheux blancs et délavés, un homme époussette des os de baleine disposés en arc de cercle, une baleine préhistorique. Il faut s'imaginer que le présent ne s'arrête pas à l'envergure des bras, à la portée de l'œil, et que la femme acérée comme une épingle a besoin de son jean de métal pour marcher, comme la locataire du premier a besoin de penser qu'un canard posé à côté d'une lampe lui est très utile, important. On ne sait pas grand-chose des objets. Ou plus exactement, je ne sais pas grand-chose des objets (il faut que je perde cette habitude d'édicter des règles communes à une sorte de masse d'humains qui serait avec moi, je suis plutôt la seule dans le coin à mâcher ma langue). Le dimanche, en été, il a des braderies, des vides greniers. Les gens sont assis derrière leur étal, parfois avec de la musique qui sort de la voiture garée derrière eux, ils laissent les portières ouvertes. Il y a des enfants aussi. Ils vendent des Playmobils, des porte-clés, des lampes, des clubs de golf. Ils vendent des calendriers très anciens, parfois plus vieux que moi. Des tas d'objets et ils ont décidé que c'étaient des objets sans importance. Il y a peut-être le même canard quelque part, mais lui ne soigne rien. Il y a peut-être un marque-page en dentelle qui a été important pour quelqu'un, qui le soignait et il caressait sa dentelle en lisant, en pensant à des choses importantes, et puis ce quelqu'un est mort, ou l'a perdu et maintenant les gens assis à côté des voitures aux portières ouvertes le vendent 2 euros. Il y a aussi de vieilles cartes postales avec au dos les Bons baisers de Lion sur mer d'une famille en vacances qui écrit à une tante, à un ami. À Luc sur mer, juste à côté, ils ont trouvé une baleine échouée un jour. Ce qui reste d'elle est suspendu dans un jardin public, comme des bouches successives ouvertes dans un certain ordre sur du vide. Je ne sais pas trop si c'est de l'os, si c'est du cartilage, si c'est du boyau séché. Ça peut même ressembler à de la pierre. J'aime l'idée d'une baleine de pierre. Et l'idée de cet homme à six mille kilomètres qui en ce moment même époussette le sable avec une brosse. Il est au milieu d'un désert, ce qui n'est déjà pas commun. C'est déjà un destin de personnage. Et il fait apparaître une baleine morte, il brosse, elle dépasse du sol, du sable où elle avait coulé. Vu d'avion, on peut identifier nettement sa forme, qui n'est pas effacée comme les lettres Café au 1er étage. C'est quand même incroyable ce qu'on a sous les yeux. Et incroyable ce qui est hors de portée. Ce qui est mis dans les objets, les façades, les silences, les répétitions rassurantes.